

NICOLE SOTTIAUX

Illustration de couverture :
SERGE POLIAKOFF
Composition, 1954
huile sur toile, 97/130
Stedelijk Van Abbe Museum, Eindhoven

AURIEZ-VOUS
DE SES NOUVELLES ?

FICTION

© Canevas Editeur, Frasne (F) / Saint-Imier (CH)
septembre 1994
ISBN n° 2-88382-048-1

CANEVAS
EDITEUR
CANEVAS
EDITEUR

Casanova retrouva Lucrezia *in der entzückendsten Unordnung* (dans le plus ravissant des désordres).

Ce concept rococo de « désordre » s'avère si doucereusement complexe qu'on sait à peine comment l'aborder. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un équilibre culturel typique – croisement virtuose de l'étiquette et du chaos.

MIKLÓS SZENTKUTHY
En marge de Casanova

I

IMMODERATO CAPRICCIO

Monsieur l'éditeur,

Certain ami me dit qu'il faut s'accrocher,
que pour publier il faut vouloir un peu...

— Allons, allons...! Il me gourmande.

Aussi je m'aventure à vous soumettre une
Nouvelle qui voudrait faire admettre à quel-
ques-uns l'existence de mademoiselle X, maî-
tresse secrète qu'aurait entretenue Casanova à
Chartres, contre les vents et marées des exac-
tions et vexations dont il fut l'objet coutumier.
Question controversée dans les milieux casa-
noviens érudits, mais à laquelle je souhaite
proposer une réponse.

Je sais en outre l'incongruité qu'il y a à imaginer qu'un éditeur s'intéresse à l'unique nouvelle d'une plume. Dès lors l'idée me tente d'aller jusqu'à ajouter... et cher ami. Comment serions-nous amis ? Nous ne nous connaissons pas. Mais cette formule participe d'un style épistolaire et facile qu'on trouve en affaires et en politique, ailleurs aussi bien sûr. On y est aisément porté. Elle suggère cependant qu'on se pose la question de l'ami : celui qui adhérerait aux histoires d'une écriture dont la main qui la conduit cherche un autre qui y croirait à son instar ? L'éditeur serait-il celui qui croit au milieu de la vérité que voilent et dévoilent les fictions ? Ma lettre ne vise qu'à l'éprouver en vous posant la question de la vérité d'une petite histoire qui serait rien moins que courante.

J'étais par plaisir en lisière du Marais parisien, occupée avec d'autres à entretenir les espoirs de carrière de jeunes interprètes et compositeurs. De certains autres, qui étaient personnes d'expérience, comme il convient. Mais pour qui les imperceptibles dramaturgies du sexuel au quotidien semblaient pouvoir se trancher au seul glaive bienséant du déni. Sans histoires, s.v.p. ! Il était quelques dentelles et guirlandes en la matière dont ils aimaient

n'avoir aucune idée. Avec eux et d'autres amis, je veillais au déroulement de l'entreprise. Les concerts se succédaient : soirées et nuits. Il s'agissait entre autres choses d'être ponctuels. Or, un trio n'avait d'égal à ses talents prometteurs qu'une certaine insouciance de l'heure. Gladys Mc Fertom s'inquiétait : « Où sont-ils encore passés ? »

La frêle agent artistique partit à leur recherche dans les bistrotts alentour. Les rues sont sombres et étroites, qui accueillait cette compétition de musique en divers lieux du Marais. Je ne m'en aperçus qu'après. Je la revis avant tout dévalant vers nous l'escalier qui mène à la chambre des concerts.

— On me suit... J'ai été agressée... Il est toujours derrière moi... Il s'est agrippé à moi. Ses mains sur mes épaules...!

Quelques instants plus tard, un homme apparaissait dans l'escalier, freinant à peine la hâte de ses pas à notre vue :

— C'est quoi ici ? De la musique ? C'est commencé ? On paie ?... Sans intérêt !... Salut ! Nous connaissons ce genre de scènes.

— C'est lui... murmura la jeune femme en se réfugiant derrière le bureau.

— Voyons, Gladys ! Vous vous méprenez. Ce n'est pas à vous qu'il en avait. Croyez-moi,

nous connaissons ces gens !... disait une personne d'expérience qui devait avoir raison.

— Mais non..., bredouillait l'autre.

Sur ces entrefaites, le trio bavard arrivait dans les temps.

— Alors ? leur chuchota-t-elle, discrète et un peu lasse. Vous êtes inconscients ou quoi ? Il s'agit de musique...!

Eux s'engouffrent dans les loges, trébuchent, entrent en scène et font éclater les premières notes du *Trio en mi*. Ils s'emploient à dérouler le tapis de sa souplesse chatoyante, celle qui va de l'effusion et de l'étonnement à l'élan et aux ardeurs renaissantes du Mozart cuvée 1788. C'était parti.

— Allons boire quelque chose, voulez-vous ?

Elle but avec indécision dans une cuisine d'appoint où je lui trouvai pain, beurre et fromage. Avec la lenteur du temps qui en finit de passer et glisse vers l'instant qui tranche le fil, elle entreprit de confectionner une tartine.

— Je ne suis pas folle... elle finit par s'asseoir. Il m'a agressée. Je sens toujours ses mains. Ses pas se rapprochaient... Plus je hâtais les miens, plus il pressait les siens. Il m'a rejointe... Il ne s'est détaché que lorsque j'ai franchi la lumière du portail.

Faire sa tartine, la manger, « ... j'avais oublié de manger !... », ressasser la vérité de sa frayeur : cela prit le temps que le trio mit à démontrer qu'il savait y faire.

S'inquiétait-elle pour rien comme on me le prétendit lorsque je dis plus tard aux autres :

— Gladys a été agressée derrière le théâtre ! Et qu'on me répondit :

— Nicole, tu te calmes ! Tu es fatiguée... Tu as vu la distance qu'il y avait entre elle et cet homme ?

— S'il fallait croire tout ce que racontent les nanas ! renchérit une autre personne d'expérience que je ne connaissais pas mais à qui on semblait ne plus la faire depuis longtemps !...

Cette nuit-là je rentrai à pied. Leur superbe ne me quittait pas l'esprit. Elle m'embarrassait, comme toujours. Mais elle ne m'ôta pas de l'idée que la jeune Irlandaise avait été saisie avec cet incident nocturne par une vérité aussi intime qu'ignorée. Peut-être même, pour mieux dire : clandestine.

— Et vous, Monsieur l'éditeur, qu'en pensez-vous ?

J'en suis d'autant plus convaincue que j'avais, quelques semaines auparavant, appris le curieux destin d'une amie italienne de ma jeunesse musicale : Justine Cordoleone.

Nous préparions à dix-sept ans un concours de piano de nos classes de conservatoire ; elle à Florence, moi à Paris 14^e. Très talentueuse, elle était venue étudier un an avec Georg Klossovski au Conservatoire national. Elle s'accordait encore trois ans avant d'entreprendre le droit en Italie. Elle habita dans ma famille.

Elle vivait avec exubérance la liberté de mouvements et de paroles, de lectures aussi, qui avait cours dans la maison de mes parents. L'existence réservée qu'elle semblait mener à Lucques avec sa mère, qui rêvait obstinément pour elle d'une carrière de concertiste, ne l'avait que peu accoutumée à la légèreté et au pétilllement des choses de la vie. Elle en cultivait cependant les traces dans sa pratique de la musique. Le piano lui était plaisir intense et simplicité, vérité humble et fulgurante du moment, évidence sans ambages ni embarras. Cela avait quelque chose d'étrangement achevé. On y trouvait aussi le bonheur réussi d'une jeunesse que commençaient à courtiser des rêves d'amour.

Il s'appelait Pietrucci Cavalcanti. Il éditait des compositeurs italiens dont personne ne voulait rien savoir ni entendre.

— Giustinella ! Ne vas pas te promener dans les vignes qui sont derrière les cyprès avec ce garçon. Crois-moi, ma fille. Il glissera sa main sous ta jupe et tu auras un enfant. Promets-le ! Elle promettait.

Ils faisaient des promenades en circonférence sous les tilleuls de l'enceinte et des remparts de Lucques en parlant de mariage et d'enfants, de droit et d'écritures contemporaines de la musique... Leur fougue s'arrangeait secrètement des interdits maternels dont ils riaient.

La double ambition de la mère de Giustina et de son professeur féminin de piano devait néanmoins contrevenir aux diktats même de madame Cordoleone.

A l'instigation des deux femmes et à regret, Giustina avait accepté la proposition flatteuse du vieux directeur du Conservatoire florentin : faire avec lui, sur la scène du théâtre, une répétition générale des œuvres imposées et libres du concours.

Bien qu'intimidée par ce forçage, elle entreprit de jouer. La concentration s'installant, elle commençait à atteindre cette qualité d'interprétation inattendue que tous s'accordaient à lui reconnaître

— Quasi trop jeune pour cela, disaient certains.

La main du vieillard glissa sous sa jupe. Les sons du piano ralentirent, comme dans un rêve on court sans bouger. La main montait. La vie quittait le corps de Giustina. Les sons s'alourdissaient à l'instar de la main qui s'appesantissait. Les doigts s'immobilisèrent sur le clavier. La musique cessa. La main se retira... Arrêt sur image !... Le vieillard avait réussi son coup.

Elle se leva et quitta la scène en serrant ses partitions. Le lendemain qui était jour du concours public, elle eut un trou de mémoire dont elle n'arriva pas à se tirer. Elle exigea ses partitions, retrouvant avec peine la faculté de lire. Après le concours, elle se détourna du piano et refusa désormais de jouer.

Elle fit ses études de droit à Florence. Elle évitait seulement de passer devant le Conservatoire. Elle épousa Pietrucci. La cérémonie se déroula à la collégiale de San Gimignano aux multiples tours. Elle aimait la route du Chianti. Pietrucci était seul à savoir ce qui s'était passé. Elle se rendait souvent au duomo. Elle y caressait la figure marmoréenne du tombeau d'Ilaria Del Carretto aux mains délicates. Elle attendit un enfant : « Mon cher souhait », pensait-elle.

Lorsqu'elle se réveilla de l'anesthésie profonde dont on avait abusé pour l'accoucher à son insu, les cris de l'enfant Salomon l'horrifièrent. Elle les couvrit de hurlements tels qu'on emmena le nouveau-né. Elle ne voulut pas le revoir. On lui donna des calmants. On ne savait que faire. Lorsque l'infirmière la découvrit enfin silencieuse, elle cachait sous les draps ses mains ensanglantées. Elle s'était mordue jusqu'au sang ruisselant. A la garde de crier : « Docteur, docteur !... »

Les médecins se réunirent. Un congrès se tenait à Lucques sur la douceur nouvelle des mises au monde. Pietrucci fut convoqué par le corps médical : psychose puerpérale. Un savant accoucheur de Paris préconisait, face à l'incurie de la médecine des années 198., devant les souffrances supposées de ce diagnostic forcené, une lobotomie.

— Emmène-la ! Quittez Lucques, lui conseilla leur ami intime et juge Claudio Romano. Ils sont capables de s'y croire.

Pietrucci et Giustina Cavalcanti s'installèrent dans la villa du Chianti que leur cédèrent les parents de l'éditeur. Ils allèrent quant à eux vivre en Ligurie, au bord de la mer. Ils y élèveraient le petit Salomon. Pietrucci quittait

peu sa femme, ayant installé ses bureaux dans la maison. Il ne s'absentait guère que pour se rendre aux imprimeries et pour apaiser auprès d'Angelina les foudres du désir qui habitait ses reins et les ravages du désarroi qui occupait son esprit. Lorsqu'il rentrait à la villa, il retrouvait le plus souvent Giustina les mains saignant de ses morsures. Il la pensait.

Ils passaient des heures derrière les cyprès qui abritaient du vent la fontaine et les plants de la vigne familiale. Elle regardait, accrochées aux hauteurs lointaines et flottant dans la brume de l'éloignement, les tours de San Gimignano. Elle murmurait parfois pour elle-même :

— Piers ! Pourquoi ? Pourquoi, Piers ?... Pourquoi... ?

Il ne sut jamais de qui elle parlait.

Elle passait un temps considérable à consulter les lois et les codes pénaux internationaux, italiens et régionaux auxquels risquaient d'être soumises les mères à sa manière. Son enfance avait été remarquablement impressionnée par Judex, cet aristocrate justicier feuilletonesque et français qui avait recueilli les préférences de sa mère. Il l'avait entachée des ruisselures d'une pratique exclusive et suave, obscène et féroce du bien, du bon, du beau. Mettant en

gloire le crédule et sa servilité, la naïve fautive et sa repentance, la soumission, la courbure et les larmes du riche ou du filou qu'il brisait, il n'en finissait pas d'orchestrer la peur dans la vie de Giustina.

Cette situation dura plusieurs années.

Un jour, Pietrucci quitta en hâte Angelina. Il ne supportait plus l'idée des blessures qu'il retrouverait aux mains de sa femme. Leur vue lui faisait horreur. Il avait commencé à la haïr. Cette fois cependant elle n'avait commis aucune exaction. Elle lisait et semblait à peine fatiguée.

Quelque temps après, elle retrouva le chemin du lit de Pietrucci.

A sa demande, il fit ramener le piano dans le grand salon. Elle recommença à jouer. Elle avait cessé de se mutiler mais ses mains étaient pour toujours affreuses à voir. Son talent était intact. A peine exacerbé. Ses interprétations plus magnifiques. L'enfant Salomon vint souvent dans la maison. Il ne parlait pas à sa mère mais avait demandé qu'on mît son coffre à jouets sous le piano. Il restait là des heures, galet roulé dans les flots de musique qui déferlaient au-dessus de sa tête. C'était comme la mer en Ligurie. Giustina se reposait entre ces séances de musique. Elle pâlit et s'amenuisa. La

— AURIEZ-VOUS DE SES NOUVELLES ? —

leucémie diagnostiquée mit trois mois à l'emporter.

Pietrucci Cavalcanti voyagea avec son fils. De passage à Paris, il vint me voir pour me raconter leur histoire navrante. Il me connaissait à peine, mais avait une question à me poser :

— Savez-vous qui est ce Piers qu'elle a si souvent nommé ?

Après réflexion, je lui dis qu'il devait s'agir de Sparkenbroke, le poète légendaire du roman anglais de Charles Morgan, dont nous avions partagé la folle lecture à dix-sept ans, lors de son séjour à Paris. J'avais choisi d'être, pour ce héros de nos rêveries romantiques, toutes les maîtresses de sa quête sans fin. Justine avait décidé que sa vie répéterait l'épisode lucquois du roman : Sparkenbroke et Mary choisissent de s'interdire à jamais la réalisation de l'amour à la croisée de leurs corps.

Devais-je lui dire qu'en outre je pensais qu'elle tira de ce choix de renoncement un avantage clandestin dont nous ne saurons rien et dont elle devait mourir ? Rien d'autre n'explique semblable dérive. Elle fut de ces personnages qui arrivent à n'être jamais davantage

— AURIEZ-VOUS DE SES NOUVELLES ? —

que l'appendice misérable de leurs mains. Je ne le lui dis pas.

— Que vous en semble, Monsieur l'éditeur ? Et Gladys Mc Fertom ?

Pensez-vous qu'elle soit protégée par la croyance que ce sont les mains de l'autre qui sont coupables de l'horreur et du dégoût qui l'agitèrent dans l'instant ? Car mains il y a bien eu. Vous conviendrez au moins de cela avec moi ? N'a-t-elle pas quelques raisons d'avoir eu peur ?

Je ne m'aventure pas à imaginer ce que vous penserez de ma Nouvelle sur Casanova. J'y joins cependant deux autres brèves qui pourraient aider à éclairer la situation. Et avec quelque appréhension supplémentaire pour le jugement que vous pourrez porter sur cette lettre de candidature fort digressive, je vous prie d'agréer, Monsieur l'éditeur, l'expression de mes sentiments distingués.

II

SI TU CONTINUES,
TU AURAS DE MES NOUVELLES !

Un train qu'on croyait vide n'en finissait pas de quitter une voie qu'on pensait désaffectée, en gare de Cracovie. C'était Pâques. Il neigeait. Il est rarement sans conséquence de se rendre ou d'être à Cracovie. Moins encore de la quitter.

Les deux célèbres juifs de Galicie y ressassaient leur mot d'esprit, cher à beaucoup pour sa pratique langagière du mensonge : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, alors que je sais que tu vas à Cracovie, menteur ! » Cela durait depuis plus de deux siècles.

Cette fois encore, l'autre ne put répliquer à son compère. D'un coin du compartiment, une fillette les interrompait :

— Vous ne m'écoutez jamais. Ça fait des lustres que je vous dis : « Ce train va à Birkenau ! » Vous persistez à croire qu'on va à Cracovie... On a déjà quitté Cracovie... Vous ne voulez toujours pas savoir qu'on arrive bientôt en gare de Birkenau ? Quelques kilomètres à peine... Tant pis pour vous...

— Petite menteuse ! Méchante enfant !...

Certains l'appelaient Little Junon, du nom de la déesse vénérée pour mener à leur juste terme les petits des parturientes romaines. Quelque dix ans plus tôt, racontait-on, elle aurait tué sa jumelle à coups de pied dans l'unique placenta du ventre de leur mère. Une phallophage qui poursuivait le dernier-né de ses chuchotements incisifs : « Je vais manger ton petit Jésus ! » Terrain rien moins que vague pour faire pousser quelques idées dans la tête de Little Junon.

— Si tu continues à raconter des histoires, gourmandait la mère à son endroit, tu auras de mes nouvelles !

Les diplomates ne tapent pas du poing sur

la table. Même pas du plat de la main pour se faire entendre. Roman Karinski avait les lèvres à peine serrées. Julie, sa jeune épouse, savait déjà que la situation était sans rémission. Comme en d'autres circonstances, l'admiration qu'elle lui portait se teintait de frayeur. C'était un politique à la diplomatie un peu sévère. Ce n'est pas la morgue du jeune secrétaire du Parti de Cracovie qui allait le faire fléchir. On n'imaginait guère, dans les populations démocrates occidentales des années 197., le genre de dédain dont il s'agissait chez ces gens-là. Une morgue de blanc-bec, pensa-t-elle. Oui, c'est comme cela que le jeune apparatchik se comportait.

Ils avaient été séparés de leurs amis et conduits, par civilité politique, dans une villa isolée, protégée par l'électrification des barrières, quelques chiens du communisme et un couple de gardiens. Karinski n'avait pas oublié le goût de l'ampoule de cyanure que le réseau des résistants qui le cachaient lui plaçaient sous la langue à onze ans, lorsque les circonstances de survie l'imposaient. Ainsi en va-t-il des saveurs et des odeurs de l'enfance : on s'en souvient. Si cela devait en faire plus tard un fameux goûteur de bourgognes, ce n'est pas de vodka qu'il s'agissait à l'instant : sept heures du matin. Il

— AURIEZ-VOUS DE SES NOUVELLES ? —

déclina le verre que le secrétaire du Parti lui tendait au petit déjeuner et se répéta :

— Ou vous emmenez à Auschwitz la délégation que je conduis pour qu'elle apporte aux juifs exterminés son refus d'oubli, ou je mets fin aux négociations économiques et à la politique de jumelage à laquelle vous prétendez pour nos deux villes !

Roman ne ployait pas. C'est l'autre qui rompit. Sa vie passait à ne point ployer ni rompre. Julie ne connaissait à nul autre ce style et ces manières de propositions. Seigneur de la guerre et de l'argumentation : était-il possible que cela durât toujours ? La peur la tourmentait.

— Petits juifs, petits juifs...! *Meine kleinen Juden !*

Les conversations fin-de-guerre des adultes sur les camps étaient sans mystère pour Little Junon. On mettait – entendait-elle – des petits enfants nus dans des fours incandescents, grands comme des maisons, et on les laissait brûler jusqu'à ce qu'ils meurent. On semblait d'ailleurs dire que d'être juif, ça faisait moins mal.

Lorsqu'elle ne dormait pas, sa chambre d'enfant devenait le grand four rouge. Elle

— AURIEZ-VOUS DE SES NOUVELLES ? —

sautillait pour que son corps ne touchât ni les parois ni le sol qui l'auraient cloquée à mort. Elle devenait le petit juif sur le gril de la chambre-four. Elle rejetait les couvertures et ouvrait la fenêtre, cherchant à balayer par la mortification du froid la chaleur meurtrière à laquelle étaient soumis les enfants qu'on brûlait. Au matin, la mère entraînait dans la chambre glacée. Elle criait. Mais Little Junon avait pris goût au martyre. Elle eut des rancunes contre cet autre Enfant qui ne voulait pas d'elle pour nouvelle Avila. Elle rageait de ne pas avoir de visions.

Ça lui passa. Elle courut le monde et les autres. Elle vécut comme quiconque.

Julie Karinski acheta des fleurs au marché de Cracovie. La délégation partit en direction des traces historiques du camp de la mort. La voiture du Parti n'avait guère de suspension. De surcroît, la route était défoncée. Le silence du voyage fut coupé de chocs et d'éclats feutrés. Le diplomate semblait absent. Le poids et l'enjeu du pèlerinage éprouvaient Julie. Elle croyait savoir ce qu'il en était pour cet homme, héros de la résistance à douze ans dans un pays pour lequel il n'était qu'un juif apatride, aujourd'hui ambassadeur de la question juive

dans le monde. Elle aurait voulu ne pas être indigne de ce compagnonnage, dans sa vie et à l'instant.

On savait en franchissant à pied le portail que chaque mot prononcé serait scandaleux. Le secrétaire s'était tu. Karinski avait lapidairement mis à mal les dernières défenses antisémites du Soviétique durant le voyage. Chacun connaissait par cœur et dans le détail l'innombrable du lieu. L'histoire cherche à servir la mémoire et la piété de l'homme : « Souviens-toi ! » Mais l'infant ? Celui qui n'a pas droit à la parole ?

Cristaux de gaz : le mot qui allait mater Julie.

Little Junon fit une entrée fracassante dans le savoir-vivre de la jeune femme. Avec cyclon B, ils entreprirent de lui faire rendre sous peu la raison. Malgré le silence total, il avait suffi qu'un mot soit écrit dans une vitrine devant une poignée de cailloux poussiéreux et archéologiques pour que Little Junon s'impatientât sans retenue.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? rageait la voix infantine.

Roman remarquait un risque de larme chez sa femme qui marchait en serrant ses fleurs de Cracovie. Il réprouvait par-dessus tout ce manque de retenue.

Sous le crâne de Julie, l'autre s'agaçait à n'en pas finir : « Pourquoi la chambre n'était-elle pas le grand four ? Pourquoi cette distance métrique entre deux mots transformés en des lieux et des choses ? Où était passée la chambre – four des infants, ces martyrs du silence et de l'incandescence ? »

— *Kleine Juden !* On devait se retrouver. Pourquoi ne m'avez-vous pas attendue... ? Ils étaient cependant prévenus de ma venue... ! Vous ne savez que mentir, maudits parents, cristaux faussaires... !

Tout disparaissait dans la fission de l'éparpillement. Les choses avaient perdu leur place de Jadis-et-pour-toujours. Cette fracture plongeait Julie K. dans la terreur d'une impensable infidélité, tandis que la vision d'extermination industrielle du peuple de son mari lui entrait dans le corps par les yeux qu'elle tenait obstinément baissés.

On marchait toujours. Karinski posa la main sur le bras de sa femme. Ils s'engagèrent dans une perspective resserrée de fenêtres à barreaux, entre les bâtiments X et Y. Ils s'arrêtèrent au fond, devant le mur des morts. La neige avait recouvert quelques fleurs décomposées. Julie déposa les siennes.

On n'était encore nulle part mais il lui

semblait être déjà arrivée. Il restait à parcourir de réels kilomètres. La bise portait horizontalement les flocons piquants et les plaquait aux visages du groupe silencieux. Ils arrivèrent au fond du camp, devant cette chose qu'invente l'homme qui tente réparation : le mausolée du souvenir.

Il s'étendait, en bout du quai de Birkenau, sur un ancien emplacement crématoire dont ne subsistait que la haute cheminée quasi gommée par les tourbillons de neige.

Une platitude hallucinante : plusieurs dizaines de pierres tombales à l'identité clonique, alignées dans une perspective qui imposait la marche en ligne droite. Toujours la marche. On était arraché à la frayeur anonyme de cette représentation de la disparition qui n'en finit pas, par la particularité des dizaines de langues et langages dans lesquels était écrite la même phrase lapidaire accompagnée d'un chiffre des dizaines de fois différent : celui du nombre des morts de la contrée ou du pays de cette langue-là. Qu'ils furent impérativement quatre millions et demi de juifs avait été omis par le scribe du puissant Conseil polonais :

Ici ont été exterminés 400000 Hongrois
Souviens-toi

Le diplomate déposa une pierre au coin de cette tombe dont ils ne connaissaient pas la langue. « Morts et juifs », disait le caillou de Roman dans son silence de pierre-juive-au-coin-d'une-tombe. Julie lisait sous ce memento, sans que le tailleur eût eu à graver cet ajout : « C'est sans espoir. » C'est là que trouvait à se nouer sa passion juive. Elle pensa se souvenir à cet endroit – autant que la colère de Little Junon, faisant œuvre de brume dans son esprit, l'y autorisait encore – que les statistiques du monde témoignaient de ceci : les populations juives de toutes les nations, communautés, états et continents, contrées, étaient celles où l'on comptait le moins de suicides. Les juifs avaient pour eux cette invincibilité que procurent des millénaires de génocide : ils ignorent l'espérance. Il leur suffit, vivants, d'avoir à porter la morsure lancinante de la rage ou de la culpabilité d'être de ceux qui furent épargnés. Cette fois encore.

Les indécisions du Tupolev qui les ramenait vers l'ouest de l'Europe n'étaient pas faites pour apaiser les sensations de morcellement que Julie K. avait contractées à A.-Birkenau.

Les Polonais s'en accommodaient avec un mélange de prières et de vodka.

Roman repartait le lendemain pour New York. Elle s'installa dans l'appartement de la gouvernante, à l'annexe de leur maison.

— Maroussinka, laisse-moi dormir avec toi !

Elle s'accrochait au chiffre qui tatouait le bras de l'ancienne paysanne ukrainienne, jusqu'à rejoindre le poignet qu'elle ne lâchait pas dans son sommeil.

— On n'oublie pas, madame ! Chaque fois qu'il pleut et que je regarde par la fenêtre, les murs de la cité redeviennent les baraques du camp où on nous battait, la nuit, sous la pluie, avec les chiens et les SS qui riaient... L'humiliation, la peur, la nudité, le grelottement, la mort des femmes sous les coups... On ne le dit pas mais ça revient toujours.

Maroussia n'était pas juive. A dix-sept ans, elle avait caché des juifs dans la soupenite de leur ferme. La plaine ukrainienne était balayée par les vents hurlants de janvier 194.. Comme aux réfugiés de ce temps-là, elle apportait le thé avec la confiture aux cerises confites à la femme étourdie.

Le trou qui tint lieu de regard à Julie K. au terme de la troisième nuit convainquit Maroussia qu'elle ne lui ferait plus écouter les *Kindertotenlieder* de Mahler. La passion qu'elle avait eue pour ces enfants et pour ce juif-là

d'ailleurs et de Vienne avait cependant fait couronner ses recherches à leur propos par l'Académie des sciences et des arts quelques années plus tôt. Elle avait finalement refusé qu'on les publiât.

Avec la constance des jours passés, la gouvernante posa les mains sur le ventre un peu gros de la femme : l'enfant que portait Julie persistait à avoir cessé de bouger.

— L'enfant qui est et qu'il n'y aura pas ! marmonnait-elle. Cette fois encore.

Elle remonta la couverture sur le corps qui tremblait un peu de froid, un peu d'effroi. Le corbeau croassant de l'espoir quittait le ciel de cette vie. Cracovie lui avait été fatal.

III

LE GRAND AIR DES STEPPES

Jude-Cornélius Kaplan commençait à ouvrir son courrier. Il était 11 heures du matin, un jour de janvier 197., 198., 199. (au choix), au fond de l'appartement parisien et dans l'intimité infranchissable de son bureau. Il décolla l'enveloppe capitonnée d'un service de presse que lui adressaient les éditions de Payard : « Une écriture néolithique pour l'indo-européen » par Hélène Fournier.

— Ma demi-folle, pensa-t-il.

Le regret envahit la pièce : pratique mortifère qui participe des douleurs délectables de quelques slaves, juifs, hystériques, Europe-centraliens... et tous autres de ma connais-

sance. Trois ans bientôt que le divorce d'Hélène et de Jude-Cornélius Kaplan avait été prononcé. Si amiablement joué par les partenaires qu'on avait pu craindre qu'il ne se réalisât pas dans les faits. Mais les intimes et amis durent se rendre à l'évidence : Hélène sembla, dès le lendemain, avoir disparu de la surface de la terre.

Jude-C. se remémorait le jour où il était allé l'attendre à Roissy. Elle rentrait d'Afrique équatoriale où elle avait, après quinze ans d'appréhensions et d'hésitations, séjourné chez son frère Guillaume.

— Elle s'est trompée de vêtements ! constata-t-il, la voyant de loin vêtue comme en plein été dans cette aube glauque d'avril.

Avait-elle oublié les saisons parisiennes et leurs garde-robes, en un mois d'une escapade hâtive à laquelle ils n'étaient préparés ni l'un ni l'autre ? Leur complicité mi-passion mi-long cours, les cinq ans de leurs travaux qui ne s'ombrageaient ni ne s'enchevêtraient, leurs réussites parallèles, son goût pour les extravagances que lui réservait Hélène, les gloires de leurs nuits... ! Seule l'attristait la vanité du rêve qu'il entretenait d'une famille à la manière des maisonnées russes de ses ancêtres maternels.

Sa mère, Rosa Merejkova, avait nourri son enfance d'aventures familiales dostoïevskiennes, immenses comme les steppes et la mer Baltique, intimes comme le feu des quatorze cheminées où l'on mettait chaque jour à la flambée les troncs de quatorze arbres du domaine. Elle se détourna un peu tôt de l'attachement adolescent qu'il lui portait lorsque, écrivain surréaliste, elle entra souveraine dans la renommée. Hélène avait toujours refusé qu'il lui fit un enfant.

Une certaine distraction brouillait son regard lorsqu'elle le rejoignit, toutes formalités douanières accomplies. Jude-Cornélius Kaplan se fit cette réflexion qu'il y faudrait du temps à ce qu'ils se retrouvent. Il connaissait par cœur les regards de cette femme qui se croyait, levant ou baissant les paupières, à l'abri des dévoilements qu'ils commettaient à son encontre.

Lorsque la voiture eut pris son cours indifférent elle lui dit, assez bas mais suffisamment haut pour qu'il entende :

— Divorçons, je t'aime !

Ils débattirent près d'un an de ce paradoxe. Elle n'en démordit pas, ne pouvant toutefois s'expliquer. Les mois passaient. La ferveur la quittait sans aucun doute. La fête était finie. Elle

put, après quelque temps, raconter à Jude-C. ce qui s'était passé sur ce tour équateur de l'Afrique.

— Tu comprends ? Tout était brun. Guillaume me plaisait, qui passe sa vie à rendre l'Afrique verte et productive. Qu'il me menât dans les plantations de thé ou de tourne-sol expérimental n'y changeait rien. Tout était brun : les hommes, les femmes, les enfants. Les habits des hommes, pauvres, en pantalons bruns et chemises sombres, trouvés aux stocks de récupération des marchés étalés sur la poussière brune. Brun les maisons de terre, crevées par porte et fenêtre qui n'étaient que trous bruns noirâtres, béants sur une obscurité plus brune encore. Brun les montagnes pelées, brune la sciure des arbres sciés dans la brousse. Brune la boue des routes après le déluge quotidien de la saison des pluies. D'un autre brun l'asphalte des routes... Imagine cela ! Ils avaient même réussi à ce que l'asphalte soit brun dans ce pays ! Rose, disaient-ils. Feuillages brunis par la morsure du soleil. Bruns pourris des marécages. Les chemins, les champs, les collines que binaient à perte de vue les femmes africaines courbées sur l'herbe et le chiendent flétris d'une terre craquelée, blanchie au plomb de la chaleur. Tout était

brun, hormis les boubous bariolés qui avançaient comme chapelets s'égrenant entre les doigts, sur des bords bruns de routes qui menaient au brun de partout...

Je n'aimais pas que l'Afrique m'impose son agonie journalière en brun et brun... Comme je ne quittais plus le jardin qui croulait sous les bougainvilliers multicolores, la nuit prit le relais, un cauchemar la suite des opérations : « Des vers blancs se nourrissent d'un corps blanc, agonisant sur le pont blanc d'un bateau blanc dérivant sur la mer blanche qui se fond dans le ciel blanc. »

Tu ne peux savoir, Jude-C., ce qu'est le blanc et blanc, en relief, sans l'ombre d'une ombre qui serait moins blanche que blanc. Il faut l'avoir rêvé pour le croire... Je voulais rentrer à Paris ! Mais les complications de visas... la crainte de l'embarras... Je comptais les jours. L'en brun et brun, l'en blanc et blanc se calmèrent avec l'approche du retour. Quant à moi, je ne pouvais continuer d'ignorer la question que me posait la fracture insensée qui avait halluciné ces semaines-là.

Après un silence :

— Comprends-moi ! Notre vie est en sépia. Une harmonie en brun et blanc dont ces événements équatoriaux me présentent l'hor-

reur et la facture... Je t'aime et je ne peux continuer d'assumer la vieillerie daguerrienne de nos ascendances parentales. Laisse-moi partir. Cette vie n'est plus pour nous !

Ni l'un ni l'autre n'avaient repéré ce dont il était question lorsqu'ils s'accordèrent le divorce. Hélène disparut dans les vingt-quatre heures. Jude-Cornélius Kaplan se remaria six mois plus tard. La jeunesse d'une Céline mit un vent de steppes dans la maison. Pygmalion talentueux, il lui révéla les pouvoirs de son corps impeccable et les facultés de son esprit qu'il délia du côté des arts et des lettres. Elle était aujourd'hui sur le point de lui donner un deuxième enfant.

Quant à lui qui n'oubliait pas sa mère, il avait entrepris d'étudier dans la littérature romanesque russe le nouage de la triade jalousie, humiliation, vengeance. Il mit du temps à choisir le style. Il était assez érudit pour se tenir du côté des fous littéraires qui enchantèrent le Queneau qu'il connut et s'inventer pour l'occasion d'entières bibliographies fictives avec lesquelles construire une thèse. Il ne s'en était pas toujours privé. Sa plume savait aussi s'engager dans l'écriture surréaliste dont il fréquenta les milieux. Mais quoi qu'il entreprît, logique et mathématique restaient les gardiennes sévères de ses actes d'écriture.

En l'occurrence de la triade qui le taraudait, il choisit de conduire le quadrigé de ses compétences en raisonnements, déductions, écritures et inventions au fouet du pamphlet, quand ce n'était pas à la badine de la dérision ou au tranchant de l'ironie. Son style laissait des traces. Ce fut une belle course ! Il en recueillit une légère victoire sur cette passion d'ignorance entretenue à l'égard d'une vengeance en sourdine qui menait la sarabande du côté de l'amour et de la haine. Il repéra dans son écriture la tonalité vengeresse qui faisait le bourdon de son désir obstiné des grandes familles enfantines de Saint-Petersbourg et de Kiev. En ce moment, il rédigeait l'avant-propos, réservant encore ses conclusions. Pourquoi la reconnaissance est-elle toujours aussi difficile qu'elle est simple ?

Au déjeuner, pour la première fois de sa vie, il se sentit vieux, bien qu'aux côtés de la jeune amoureuse enceinte et mère, du bambin noiraud qui le houspillait sans égard. Il cessait en même temps de les regarder avec les yeux de la victoire. Il renvoya avec moins de distraction le ballon dans les pieds du Benjamin qui devait ainsi comprendre qu'il n'aurait pas toujours le dernier coup avec son père. La vie sans eux

n'était plus guère imaginable. Mais ce n'était que de la vie.

Il retourna dans son bureau et prit le livre d'Hélène Fournier. La quatrième de couverture le mit au courant du virage de ses intérêts. L'archéologue préhistorienne s'engageait dans une autre lecture des signes abstraits des poteries néolithiques et questionnait la nécessité scripturale qui aurait pu correspondre aux premiers sons du langage indo-européen du mammifère humain.

Jude-C. n'avait guère le goût de retrouver Hélène par le truchement d'un service de presse anonyme. Il était en train de songer que sa fracture équatoriale et son intolérance au sépia de leur vie avaient aussi tenu à l'impératif non reconnu d'une vengeance inversement identique à la sienne. Son impuissance à réaliser un désir d'enfant vengeait une ancienne infante offensée qui menait toujours le jeu et entendait lui refuser l'occasion de jamais reproduire une vieille scène d'humiliation enfantine : vaste fresque excrémentielle telle qu'en les circonstances de son voyage, elle avait fait qu'Hélène hallucinât l'Afrique en brun et brun. C'est du côté de l'enfant que s'exercent d'abord les coercitions de la triade.

Le livre qu'il tenait se laissait ouvrir à une

page qui traitait en titre courant de l'étymologie du mot « soif ». Le curieux n'était pas là mais qu'elle fût barrée par un fragment de *post-it* annoté qui s'y trouvait comme égaré par quelque magasinier de l'éditeur en mal de repères pour ses envois. Il lut ce croche-pied fait à l'anonymat.

« *Tee for two*. Jardins-de-la-Paresse. Du 24 au 30 janvier 197.,198.,199. (au choix). 16 heures 30. *Please discretion*. »

— Ma demi-folle ! Il n'y a qu'elle pour... pour?... Sa montre lui rappela qu'on était le 27.

Il quitta l'avenue de Breteuil, et, pour tromper son impatience, se rendit à pied au rendez-vous du parc Montsouris, site de leurs premières galanteries. Elle l'attendait aux terrasses de la Paresse, enroulée dans le vieux manteau chinois qu'il lui préférait. Le parc était solitaire comme il convenait à la saison, engoncé dans la nuit tombante et près de fermer ses grilles. Il reconnut le gardien. Elle l'entraîna villa Montsouris où elle vivait depuis le lendemain de leur séparation, dans la petite maison à perron du n° 7. Ils y vécurent la folle passion dont chacun rêvait depuis toujours et que seul ce secret d'infidélité paradoxale pouvait leur apporter.

Hélène Fournier mourut violemment (au choix : la deuxième de trois catastrophes ferroviaires en série sur le réseau SNCF, une bombe terroriste manière rue de Rennes, une balle perdue dans un pays d'Eurasie qui retrouvait sa nationalité rayée et glorifiait – dans un champ voué à de futures fouilles – son art des steppes...), sept ans après leurs retrouvailles, leur passion intacte et ses travaux très avancés. Céline Kaplan venait de donner une fille à Jude-C. Il l'appela Justitiane.

Aussi comblé que ravagé par le chagrin, il chérit et éleva l'enfant avec l'amour perdu d'Hélène Fournier. Lorsque Justitiane fut en âge de s'éloigner un peu, il lui donna la petite maison de Montsouris, comme Hélène l'avait souhaité.

IV

DE LA DESTINATION SANS HÉSITATION DE QUELQUES LETTRES D'AMOUR

Nouvelle

Un éminent casanovien de la faculté de Bologne s'exerçait à prouver au monde scientifique et aux admirateurs d'un siècle qui s'abîmait dans les natures multiples de l'amour, l'improbable, la délicate et hasardeuse existence de mademoiselle X, une maîtresse que Casanova aurait secrètement eue à Chartres lors de deux séjours à Paris.

Il était aujourd'hui le seul à soutenir qu'elle avait bien existé. Cela pour s'être intéressé à un curieux signe, un chiffre qui n'était pour les autres que gribouille ou dérapage de plume d'oie usagée dans les carnets de Casanova. Il

tenait ce trait d'écriture pour un code particulier, réservé à une femme que l'audacieux amateur aurait aimée autrement qu'à l'accoutumée, d'une manière peu casanovienne.

La découverte étonnerait assez les mondes de la recherche historique et de la trouvaille amoureuse pour qu'il risque quelques soucis de carrière. Mais la vérité, même historique, a ses droits et il aurait l'éthique qui convenait à sa découverte, s'il la menait à bien.

Il prépara soigneusement son séjour à Chartres. Il prévint de son arrivée le conservateur des archives départementales d'Eure-et-Loir. L'autre lui répondit qu'il préparait les liasses et registres, correspondances, comptes et documents notariaux susceptibles de l'aider à confirmer la thèse d'un amour chartrain de Casanova.

Quant à l'évêque, on le disait esthète. C'était peu dire. Il connaissait de la cité plus que n'en requérait sa charge. Il aimait les replis de l'histoire, ce qui se cachait dans son étoffe chiffonnée. L'évêque prévenu, qui appréciait la conversation du professeur, l'invitait à dîner le dimanche 18 avril 199., le conviant dès après vêpres.

Le conservateur lui retint, comme il l'avait suggéré et à son acquiescement, la chambre à

l'alcôve de la maison de chanoine qui avait récemment été aménagée, au chevet de la cathédrale, en hôtel prestigieux que la ville réservait à ses hôtes de marque.

Tout casanovien qu'il se dît dans la vie – c'est surtout l'histoire à venir de mademoiselle X qui l'occupait pour l'heure –, le professeur avait la splendeur d'une masculinité un peu mystérieuse. A trente-neuf ans, il se mariait, la veille de son départ. Son émotion allait d'abord à l'idée du tempérament ignoré d'un personnage inconnu dont il aurait peut-être révélation durant son voyage de noces. Car il avait décidé que le séjour à Chartres serait aussi leur voyage de noces. Il serait en effet requis au retour par d'autres occupations et l'occasion serait longue à venir qui lui permettrait d'offrir un autre voyage à sa femme. Elle était d'ailleurs d'accord. Cela participait de son charme d'acquiescer souvent sans pour autant être nigaude.

Les convives de la noce les accompagnèrent au train : les confrères qui sympathisaient à l'entreprise quelque peu singulière de leur ami. Les amis et amies de la jeune épousée, ancienne élève du professeur. Ses travaux avaient suffisamment excellé pour qu'il ait songé un instant faire d'elle son dauphin. Il

avait finalement préféré l'épouser. Cela posait moins de problèmes à la faculté. Dernières congratulations sur le quai, embrassades, poignées de riz et de mains, rires, mouchoirs... A bientôt vous revoir !

Personne ne pouvait soupçonner à ce moment-là qu'on ne reverrait jamais le professeur casanoviste à l'université de Bologne.

Nous passerons sur le voyage. Il fut de peu d'intérêt. Les émotions de noces sont sans grands mystères. La vie en est pleine : en 199., on recommence à se marier à tire-larigot, comme au temps d'avant 1968 et des états généraux de la femme, parce qu'on n'a pas trouvé comment faire pour qu'après, ce ne soit plus comme avant, mais que ce ne soit pas un nouveau comme avant parce que comme après continue de rater. Le professeur ne pensait pas à ces choses. Il était à son affaire, tenant pour acquis que mademoiselle X était la réponse à la question de l'amour chez Casanova, or donc chez cette élite dont il se sentait participer. Ça le confortait d'être en amour ce qu'il était... Il fut plutôt silencieux durant le voyage.

Qui aurait été en mesure d'imaginer à cet instant précis ce que le classement désinvolte d'une liasse de lettres dans les trente kilomètres

de rayons des archives départementales d'Eure-et-Loir allait faire des certitudes du professeur ?

Le conservateur, qui désirait bien faire les choses, avait poussé la courtoisie jusqu'à faire déposer à la chambre de son invité les dossiers susceptibles de répondre à sa recherche.

— Demandez au commis de vous les préparer. Vous porterez au manoir du chanoine, avait-il dit à son assistant, les liasses allant de la cote Xn Casanova... XVIII^e siècle jusqu'à Yn idem *.

On sait plus ou moins tous que les commis aux rayons des archives ont une connaissance intime de ces lieux. Un savoir certain qui n'appartient qu'à eux mais dont on aurait quelque intérêt à ne pas ignorer d'où ils le tiennent et comment il leur vient.

Touché, le professeur hâta le souper qui les attendait. La nuit de noces commençait à promettre quelques particularités. La jeune épouse avait, malgré ses seuls vingt-cinq ans, quelque

* Il s'agissait de documents récemment négociés à prix d'or par les archives départementales pour avoir été introduits clandestinement d'Italie en France par un descendant particulier de Casanova.

fatigue du voyage. Elle consentit à s'installer avec son livre dans le lit d'alcôve aux parois de merisier sculpté et au plafond peint de bouquets luxuriants. Ça faisait longtemps que le professeur lui faisait l'amour, dont chacun tirait pleine satisfaction pour ses désirs égoïstes et dès lors réussis.

Tout baignait ! comme on dit en 199.. Elle n'allait pas gâcher l'émotion qui le tenait devant des liasses casanoviennes si bien tenues. Elle croyait pouvoir prétendre qu'elles étaient le meilleur garant de la réussite de leurs noces. D'autant qu'elle était sûre, au souvenir de ses pratiques de chercheuse et avec un bon sens quelquefois coutumier, qu'il allait tomber sur cette découverte peu dangereuse d'une pucelle pas perverse du tout. Une de ces madones que cherchent scrupuleusement certains grands amoureux. Elle n'allait cependant pas jusqu'à savoir que la nuit allait durer huit jours et nuits. Que le bon sens est une horreur juste bonne pour le peuple, et l'intelligence une affaire peu utile lorsque le hasard s'en mêle et que l'amour produit d'impensables surprises pour s'être pris les pieds dans les siècles XVIII, XIX et XX.

Le professeur décida de consulter une à une ces liasses, constatant qu'elles avaient été rangées chronologiquement sur l'étagère, selon la suite des cotes. Comme ceci :

N° X1 Casanova et le clergé, voyage 1, 177.,.... XVIII^e s.

N° X2 idem

N° X3 idem

... idem

N° X7 idem

N° Y1 Casanova et la France, voyage 2, 177.,.... XVIII^e s.

N° Y2 idem

... idem

N° Y5 idem

Il était plein d'espoir et certains savent comment celui-là s'y prend pour nuire. Il lui dura trois jours et trois nuits, dont il accorda d'ardents instants à sa jeune épouse. Ils rendirent ses politesses au conservateur avec qui ils débattirent en historiens. Ils dînèrent avec l'évêque. Ils parlèrent des derniers livres d'art consacrés aux vitraux de la cathédrale. On y chercherait en vain – c'était évident dans l'Occident chrétien – la moindre représentation de l'amour des hommes. Les corps n'y servaient qu'à montrer la sainteté et les douleurs, fussent-elles extatiques, qu'il en advient. L'art chrétien d'Occident a d'autres idées sur les corps de l'amour. Les nouvelles éditions ne lui apprendraient rien.

— Mais votre visite est toujours un plaisir, professeur ! Chartres est près de sa cathédrale, mais si loin de la vie des centres de l'esprit... D'ailleurs, vous savez peut-être que notre ami le conservateur, cet homme de grand savoir, s'est trouvé déplacé ici, mis « en exil » dirons-nous, pour avoir osé à Paris, archivistiquement osé s'entend, ce qu'il n'est pas permis d'oser... Il est en vérité bien amer. Ah ! la capitale !

Nous noterons ici pour ceux que cela intéresse car il le confiait à quelques-uns : l'évêque de Chartres affichait qu'il n'était pas de Reims. Il avait l'audace d'en trouver passablement niais le sourire de l'ange. On imagine peu ce que pouvait lui coûter semblable idée et d'affirmer de surcroît que le rire des saints était d'une autre eau et qu'il n'avait guère à voir avec le rire des hommes.

La cathédrale de Chartres, pour avoir été la première du gothique, lui enseignait l'épreuve de simplicité imparable et difficile qu'il y avait à passer d'un style à un autre. Cet évêque semblait au courant de ce qu'il en était pour certains d'avoir à accepter cette confrontation au rire des saints.

Quoique ses lectures et ses conversations fussent discrètes, elles ne l'étaient pas tant qu'elles ne rendissent l'archevêché ombra-

geux. On le savait capable de pratiquer le secret dans le même temps que la subversion et le prêche. On l'observait. Le professeur ne participait pas de ces confidences-là.

— Revenez, mon ami, revenez !

Jusqu'à la sixième liasse, l'historien ne trouva rien qui eût corroboré ses certitudes. Casanova ne faisait aucune allusion à une femme, fût-ce dans ses correspondances privées. Ses démêlés avec le clergé et les difficultés auxquelles il était en butte avec la cour et la cité beauceronne le conduisaient, en ces lieux et dans son écriture, à une extrême réserve. On allait jusqu'à y percevoir de la clandestinité.

Le professeur avait juste trouvé, sur une rognure de papier glissée entre deux lettres, une adresse écrite de sa main : 14, rue de la Pie. Le conservateur lui fit porter les documents notariaux concernant les différentes ventes et acquisitions de ce modeste bien bourgeois. Il mit du temps à répertorier les propriétaires successifs de cette maison. Point trace. Si l'amoureuse discrète avait bien existé, on peut conjecturer qu'en ces circonstances Casanova n'aurait pas laissé traîner son adresse avec une désinvolture telle qu'on eût pu la retrouver deux siècles plus tard dans les archives départementales d'Eure-et-Loir. S'il avait décidé de la

cache au monde, il était assez doué pour le mensonge et l'avait fait avec talent. On peut en conclure que le chiffre existait bien : le professeur et son assistante avaient raison, mais là semblait s'arrêter le cadeau de Casanova.

Ils traversaient à grandes enjambées les blés verts de la Beauce. Elle citait Péguy dans le texte, pour avoir été élevée dans un couvent d'aristocrates bilingue. Elle lui suggéra de poursuivre sa recherche en commençant par les dernières liasses.

— Si les relations de Casanova avec Chartres s'étaient détendues en 1777, pour des raisons inconnues de l'histoire et que dans les liasses Yn tu trouves trace d'un relâchement de sa méfiance à l'égard du monde qui ne l'aimait pas et ne savait pas ce dont il était capable en amour...? Vois !

Il fallait qu'elle perdît peu à peu sa superbe assurance pour lui faire semblable proposition. Qu'il ne trouvât pas ce qu'il cherchait serait banal. Il irait chercher et trouver ailleurs. Elle le suivrait avec ses livres. Mais il y avait dans l'agitation de l'historien une inquiétude dont il n'était pas coutumier. C'était de l'ordre d'une sensation qu'elle connaissait pour l'avoir éprouvée durant sa brève expérience archivistique :

le ravissement. A cette époque, elle avait refusé qu'il y eût le moindre danger que la vie basculât radicalement dans le désordre innommable d'un quelconque antipode pour la seule raison qu'on se trouve ravi par un mot. Qu'un mot vous emporte et anéantisse les certitudes qui font la vie et le bonheur. On peut à tout instant rencontrer le mot qui tue, au détour d'un document banal. Un mot qui vous prendrait et la bourse et la vie... Un seul y suffit. Quelques-uns font mieux l'affaire. Ils font chaîne et vous enchaînent. Elle craignait cela de l'écriture et des archives. C'est pourquoi elle avait préféré épouser le professeur. Il gouvernait mieux qu'elle les documents, et son casanovisme, plus intellectuel que constitutionnel pensait-elle, le mettait à l'abri des turbulences qui guettaient les chercheuses naïves.

En ce moment, elle se cramponnait encore à la croyance apaisante qu'il trouverait quelque chose, même si ce n'était pas ce qu'il cherchait. On en fait en général son miel, un article qui surprend les confrères parce que ce n'est pas ce que l'on attendait des fouilles-gribouilles du collègue. Un détail supplémentaire sur les démêlés de Casanova avec le monde...

Cependant, ni l'un ni l'autre ne savait à la

poursuite de quelle personne le professeur était engagé, plutôt qu'à celle toujours répétée de son cher Casanova dont il disait tout savoir même s'il ne savait pas tout, ce qu'il savait fort bien et dont il n'avait d'ailleurs cure. Le professeur en savait suffisamment pour vivre insatisfait, tout historien qu'il fût, érudit, désabusé et philosophe. Il fit ce que sa femme lui avait suggéré. Trouva durant la nuit dans les liasses 177. le détail qui lui permettrait de terminer bientôt sa recherche et de rentrer à Bologne.

— Je termine ! Je te rejoins...

L'alcôve était dans l'ombre. Il percevait les mouvements de sa femme au bruissement des étoffes du lit. Il était tenté. Le vin du soir l'avait laissée indécise. On ne savait jamais si le rosé glacé qu'elle appréciait la ferait rire ou pleurer. C'était plus ou moins et toujours tout l'un ou tout l'autre. Plutôt mélancolique et badine ce soir. Elle savait y faire ! Le charme !..., etc., etc. Il défit encore le nœud d'une liasse qu'il avait extraite entre X7 et Y1, laissée sur l'étagère pour avoir été classée là par erreur, à son avis :

Cote : Z0 Bovary à Chartres. Sans date (XIX^e ou XX^e ?).

— Curieuse numérotation ! C'est une écriture d'aujourd'hui, pensa-t-il.

Il cherche les signatures. Trouve deux traces : J.C. ou Judith C. Une trentaine de lettres.

— Ça n'a aucun sens. Pourquoi XIX^e ou XX^e, avec point d'interrogation ? Dans une correspondance XVIII^e de Casanova ? Fantaisie de commis ? Sans doute des lettres contemporaines pour lesquelles ils n'ont pas encore trouvé la juste cote.

Malgré tout, il se laissa tenter par cette graphie aiguë. Il s'accorda de lire quelques lettres avant de clore l'aventure et les noces chartraines... A peine deux feuillets et le monde avait basculé. Les entrailles pourfendues par l'âme, sidéré par l'admiration : l'émotion paralysait la lecture du professeur. Sa gratitude ne devait plus rien à l'histoire archivée. Cependant, il se rempardait encore : « Pourquoi cette codification Bovary pour une écriture 199. ? » Il perdait ses repères chronologiques et l'on sait qu'un historien sans chronologie est en danger.

Il poursuivit sa lecture. Une Judith C., de lettre en lettre, s'offrait en un portrait chaotique et tempétueux, rien moins que contemporain, en pâture à l'amour d'un proche absent qui ne la rejoignait pas. Elle portait chaque dire à l'incandescence. Il s'achevait dans la cendre dont, tel Phénix, un autre dire voué au même

sort consumant de la passion renaissait : destruction assurée. Chaque lettre se terminait ainsi : « S'il vous plaît, revenez ! »

L'enchaînement des lettres, qui couvraient près d'un mois, témoignait qu'elles eurent peu sinon point de réponse. Au fil de la lecture — bien qu'elle se fût dépouillée à la manière d'une Salomé quittant son sixième voile après le deuxième, pour abandonner le cinquième et se draper du troisième, en place d'un quatrième dont elle se serait voilé le visage en foulant aux pieds le premier, parce qu'elle croyait de la sorte obtenir les meilleurs hommages de l'amour... —, l'historien se confortait dans la certitude qu'elle n'en avait reçu aucun témoignage.

Touché au-delà du dire, il recommença à s'interroger sur les raisons qui avaient poussé les archives départementales à taxer de bovarysme cette femme qui se conduisait dans l'écriture de l'amour à la manière des héros fraternels de *L'homme sans qualités* de Robert Musil.

— Comme si les femmes n'étaient capables que de bovarysme ! Le conservateur est un piètre monsieur, murmurait-il.

Le professeur de Bologne n'était plus guère d'ici ni d'ailleurs. C'est à lui qu'écrivait Judith

C. ! Bien sûr. C'est lui qu'elle suppliait de répondre à ses lettres. A lui qu'elle demandait de lui donner la clé de la souffrance à aimer trop l'amour, à ramper de désir et à sacrifier le désir, à sacrifier l'amour, à renoncer et à cesser de renoncer, à recommencer et à périr de toujours recommencer de périr de n'aimer qu'aimer, à y laisser la vie, les ans, les âges, les autres, elle. Lui, le casanovien, il saurait répondre.

Au petit matin, il refusa que la jeune épouse ouvrît les persiennes et, dans une pénombre favorable — l'ayant priée de s'effacer pour un temps indéterminé, d'aller revoir l'évêque, de séjourner à la cathédrale, de parcourir encore la Beauce, de réciter Péguy ou de revisiter la rue de la Pie, et d'autres, d'aller au cinéma... —, il entreprit dans une intimité inouïe, dans un secret qu'on ne lui arracherait pas cette fois, dans le contraire absolu de la simplicité, dans l'étourdissement d'une passion dont son corps et sa plume tremblaient, cet inconnu sans qualités entreprit de répondre à chaque lettre de Judith C.

« En réponse à votre lettre du... »

Il lui révélait le personnage junonien qu'elle était et lui découvrait les lieux royaux desti-

nés à son amour. Il se mit sans réserve aux pieds de sa passion, qui n'était d'aucun siècle précisait-il, et que son partenaire, paniqué comme les autres, suspendait au portemanteau du bovarysme... Son être casanovien s'émaciait au fil de l'écriture tourmenteresse que dévidaient ses lettres d'amour. Jours et nuits passèrent comme il convenait à l'entreprise. Ce fut enfin achevé. Cela devait faire, avec les lettres de Judith C., un recueil de correspondance amoureuse qui, puisqu'il les avaient écrites en français, n'aurait pas déplu à certain éditeur littéraire parisien.

La jeune épouse désolée comprit que le professeur avait franchi cette manière de cap auquel elle s'était refusée. Aimer au-delà du papier et de son odeur les grimoires de l'encre et de l'écriture qui le couvrent. Aimer au-delà de cela la main qui écrivit, et au bout de tout aimer celui qui le fit, jusqu'à en vivre s'il est mort, à en mourir s'il est de ce monde.

A en mourir ? Pour qui ? Pour elle, pour lui ? Ou pour l'autre ? Qu'est-ce que mourir d'ailleurs, en ces circonstances ? Et pour quelle autre vie ? La vie ne fait jamais que continuer.

Le professeur ouvrit les persiennes. Il prit une douche. Il était cinq heures du soir. Le

conservateur devait être à son bureau. Il se fit annoncer et fut reçu avec la même courtoisie.

— Vous vous êtes fait rare !

— J'ai trouvé des choses que je ne cherchais pas. Je repars bientôt. Merci de votre accueil... Si chaleureux, amical... Dites-moi, cependant ! Qu'en est-il d'une liasse contemporaine qui se trouvait égarée parmi ce que vous aviez confié à mes investigations ? Je vous l'ai rapportée (il l'avait toutefois photocopiée). Le reste des archives est à l'hôtel.

Le conservateur feuilleta, parut embarrassé, réfléchit, se souvint car c'était récent. Cela datait d'un mois à peine.

— Il s'agit d'une jeune femme, mademoiselle Cornélian je crois (je vérifierai les courriers qu'elle m'a adressés). Elle prépare un doctorat sur la fête des Innocenti à Chartres et dans les cathédrales du nord de la France, pour Paris-Sorbonne. Je me souviens qu'elle était accompagnée. Elle eut quelques conversations vives avec son compagnon qui n'avait, hormis elle, rien à faire ici. Il disparut rapidement. Quand je la rencontrais dans la salle des consultations et que nous bavardions, je la trouvais moins enthousiaste quant à son projet. Elle écourta son séjour, prétextant ne pas trouver ce qui était nécessaire à l'avancée de son travail. Je

suppose que cette correspondance lui appartient... Un peu osée à mon goût, professeur ! Qu'en dites-vous ?

— Oh, moi ! Je suis casanovien...

— Quand même ! Elles osent tout de nos jours, ces jeunes femmes ! Mais quelle fantaisie s'est emparée du commis aux rayons ? Pour quelle classification ? De quoi se mêle-t-il d'ailleurs ? Il s'en faut de peu qu'il se prenne pour moi ! etc., etc.

Le professeur et sa jeune femme partirent pour Paris où ils devaient voir la dernière mise en scène de l'*Incoronazione di Poppea* avant de repartir pour l'Italie. Il porta le recueil de leur correspondance à Judith Cornélian. Ne quitta plus la terrasse du Select Hôtel au pied de la Sorbonne, afin qu'elle n'eût pas à aller loin. Elle avait le recueil sous le bras. Ils se saluèrent. Le professeur ne devait jamais revoir Bologne.

A la jeune épousée délaissée, il restait à penser. Elle se remémora les dires de l'évêque de Chartres que, dans le saisissement où l'avait laissée l'ordre de quitter l'alcôve, elle avait revisité. Il lui signifia avec audace que certains sont contraints de reconnaître les exigences du rire des saints avant de retrouver le droit au rire de l'homme.

Au souvenir de sa franche instigation, elle entreprit de lire les *Scritti* de l'auteur français qui se souciait de ce rire préalable et scandaleux et qui avait inventé l'achèvement de la psychanalyse. Il avait d'ailleurs, à cette intention, adressé à trois de ses compatriotes une *Lettre aux Italiens* devenue célèbre depuis. Au fil de la quotidienneté des ans, elle s'engagea dans une explication avec ses langages successifs et particuliers.

Elle avait repris le nom de son père. Nous l'ignorons toujours, au point d'être quelquefois portés à croire qu'elle pourrait être mademoiselle X ! Cet état durait depuis plusieurs années. Elle fréquentait à Paris des milieux qui s'intéressaient à l'invention en question.

Elle se souvenait parfois de ce chuchotement amoureux que le professeur lui adressait avec intention : « *La mia ambita Dulcinèa, mia seduttrice* ¹. » Sa remémoration la menait aux limites d'une tristesse qu'elle ne pouvait sacrifier et qu'elle rejoignait dans une délectation mortifère. C'est sûr, le sourire de la tristesse manquait au répertoire de l'évêque de Chartres. Peut-être parce qu'il relevait d'une iconographie profane ou païenne, exotique, elle ne savait. C'est cependant lui qui avait mis le casanovien désabusé à ses pieds. Ils avaient

partagé la passion de la tristesse, lui trouvant une indépassable beauté. Ils y avaient ensemble perdu au jeu de l'alcôve, ignorant que la tristesse fait sournoisement holocauste de la jouissance. Mais qui sait cela ?

Quelques mois plus tard, on apprenait de source sûre que le professeur, dit de Bologne, lui avait adressé ce télégramme d'Australie :

« *Sempre mia Dulcinèa ! Un po' giunonica ? Farò conferenza presso Istituto casanoviano di Parigi : Le rire de Casanova. Ti aspetto lì. Vieni mio diletto*². »

« *Vorrei non vorrei !...*³ », se raconta-t-elle. Elle s'y rendit.

De même source, on apprenait régulièrement et depuis longtemps que Judith Cornélian oubliait des liasses de lettres intimes et scandaleuses dans divers dépôts d'archives d'Europe, récemment à l'Archivio di stato de Mantoue qui rémunère un commis aux compétences moins originales que celles du Chartrain. La névrose de Judith Cornélian s'envole – c'est le sort de l'écrit – sur les tables de lecture des salles de l'Archivio. C'est un genre qu'elle se donne pour investir les cités et s'imposer aux *innocenti* par la folie de s'y croire des J.C. qu'on rencontre

avec une faveur particulière dans les pays des conquérants occidentés.

NOTES

1. *Dulcinèa* la désirable, ma séduisante.
2. « Ma toujours Dulcinèa !... Un peu junonienne ? Fais conférence Institut casanovien Paris. T'y attends. Viens mon bien-aimé ! » (dit Don Juan à Zerlina).
3. « Je voudrais je ne voudrais pas », réplique Zerlina in *Don Giovanni*, Da Ponte et Mozart (duettino 7).

V

P'TIT BOUT
OU
COMMENT ON RÉÉCRIT L'HISTOIRE

Maintenant que vous avez lu, Monsieur l'éditeur, la Nouvelle et les brèves y annexées dans un ordre que j'ai cru bon, me permettrez-vous d'ajouter en *post-scriptum* quelques réflexions qui éclaireraient le personnage aussi central qu'absent de ce petit recueil d'événements particuliers ?

Ni l'*Immoderato Capriccio* ni *Le grand Air des steppes*, pas plus que le destin fou de Judith Cornélian ou l'erreur de recherche musicale de Julie Karinski, moins encore les choix de Jude-Cornélius Kaplan et d'Hélène Fournier, ne constituent les preuves d'une quelconque exis-

tence de mademoiselle X, la particulièrement innommée. Au plus une présomption de représentation de quelques traits, éparpillés dans les espaces et portés à s'ordonner dans le temps par l'initialité persistante des personnages : Ju.(-) C. Ceci est le premier point fort de ce recollement de faits assez divers : ils ne concerneraient qu'une seule personne.

Le second, c'est que la suite des saynètes reproduit un même drame triadique dont la diversité ne serait que d'interprétation : « L'enfant, la mère, la mort ». La folie se substitue à son apparente absence dans la Nouvelle.

Notre promenade dans ces événements épars nous amène naturellement à cette question : qui est Ju.(-) C. ? Erreur de questionnement, mais qui importe en vérité. Car cette dérive nous replace en fin de partie devant l'unique interrogation préoccupante : « Qui est mademoiselle X ? », évoquée dès le préambule de ma lettre. A-t-elle existé, celle que Casanova aurait en secret aimée à Chartres d'une manière peu casanovienne ?

Je pense que le professeur de Bologne et Julie Karinski, retour de Cracovie, étaient les plus habilités à proposer la thèse que je préconise personnellement. Mais la préférence qu'ils

affichèrent – chacun pour soi et sans se connaître – pour une recherche spécialisée qui faisait fi de la curiosité les détourna d'accepter une trouvaille surprenante.

Investiguons à partir de Little Junon, cette enfant rebelle qui se fourvoya de façon fracassante dans l'esprit de Julie K. Nous l'avons laissée au moment où, corbeau croassant, elle quittait les idées embuées de la femme qui perdait son enfant non né. Gardons-nous de négliger Little Junon pour la raison fallacieuse qu'elle n'aurait été qu'une rature dans ce récit. L'ombre d'une personne. Cette sorte de trait vaut parfois quelques faits. A-t-elle eu réelle existence, cette infante dont la légende raconte qu'elle occit sa jumelle dès le ventre de leur mère pour s'assurer le pouvoir ? Je tiens que la légende de Little Junon est là pour nous faire entendre – au miroir de l'impératif catégorique de l'après-Cracovie : « L'enfant qui est et qu'il n'y aura pas » – l'existence, le « il y aura » et même le « il y a eu » d'une autre enfant qui ne se rebella pas, aux temps et lieux qui nous importent dans la Nouvelle : Chartres dans les années 177..

Je soutiens ceci : mademoiselle X, augurée amante de Casanova par le professeur de Bologne, ne peut que nommer – en dernière

traduction de détails disséminés sinon tenus dissimulés – une Little X, plus infante encore que la petite Junon aux outrances langagières. Little Junon est un trait donné par la fiction pour sortir de son état historique révoltant de petite lettre morte, une Little X que je tiens pour être Little Juliette-la-jumelle, Little Giulietta Casanova, l'enfant Juliette Maisonneuve, la fille secrète de Casanova.

Je ne suis ici relateur et décrypteur de faits divers que pour lui rendre respiration. Qui supporterait sans dommage n'être depuis plus de deux siècles que lettre algébrique anonyme : X ? Ce fût-il agi d'une petite A : les choses en auraient sans doute été différentes. Mais une petite X ! L'ignorance confondante dans laquelle fut maintenue Little X éclaire le drame triadique des multiples vies de Ju.(-) C. Semblable rature du nom de l'enfant mène à cela. J'ai dans mes cartons d'autres faits divers dans la vie quotidienne de J.-C. Mais il suffit, puisqu'ils nous suffisent.

Little Giulietta Casanova fut l'heureux fruit du constant amour que Casanova entretenait avec une princesse hautement écartée de la maison de France et l'objet d'émotions, tourments, rires et tristesses qui en advinrent à l'insolent

amateur de femmes. Casanova avait trente-neuf ans lorsque – avant de quitter la France sur ordre et par bon plaisir de Louis XV en répression d'une outrage d'alcôve peu relatable dont il se vanta imprudemment – il emmena Little Juliette à peine née dans la campagne chartraine. A son instigation, des amis de Dammarie la conduisirent au baptême en la déclarant Enfant-Trouvée au lieu-dit de Maisonneuve (d'une seule maison aujourd'hui disparue dont trace demeure dans les registres du cadastre). De la sorte, la manigance paternelle du nom réussit et l'enfant porta celui de son père avec ce style d'évidence qui fit que le monde n'en n'eut cure. Ces fermiers amis élevèrent Little Juliette avec bonté. Les séjours qu'on sait aujourd'hui désespérés et quasi clandestins de Casanova à Chartres correspondirent à l'époque où la fillette souffrit de langueur pour son père absent (177.) et à l'année suivante où elle mourut dans ses bras, âgée de dix ans, emportée par une épidémie de grippe espagnole. J'en jurerais, car on sait qu'après cette date, J.C. (précisément Jacques Casanova de Seingalt, le Vénitien) ne fut plus le même et que – elle morte – il ne trouva plus si excellentes jouissances ni francs apaisements auprès des femmes.

Je tiens à apporter une preuve supplémentaire à cela : c'est au même âge de dix ans que Little Junon apparut dans la brève relatée plus haut. De qui fut-elle en vérité la jumelle ? Ce dix-ans fut une année anniversaire particulière. Elle eut à accompagner ses parents au cimetière des enfants, lieu des concessions provisoires où les bébés morts jouissent de leur droit à dix ans de repos éternel. Passé ce temps...

Little Junon regardait les fossoyeurs qui retournaient la terre du tombeau bleu ciel. Les minuscules ossements de Little X, l'occise de la légende, apparaissaient à la pelletée et sans grands égards. Ils furent transportés en cortège familial à l'ossuaire commun. La mère dut se fâcher pour que la gamine acceptât de rendre à son destin l'infime côte de Little X, qu'elle serrait obstinément dans son poing fermé.

C'est à l'instant précis de cet événement inusité que l'enfant mal élevée fit son irruption turbulente dans le savoir-vivre de Julie Karinski lors du pèlerinage au camp de la mort. Une vieille dérive chez Julie K. l'avait déjà menée à détourner ses questions d'enfant mort du côté d'une fillette foudroyée dans la vie de Gustav Mahler. Ça lui avait fait l'économie de questionner cette rature d'enfant vive qui lui surgissait malencontreusement dans la tête. Mais ça l'avait

aussi retenue de publier le produit de travaux qui ne satisfaisaient pas au savoir d'une question qui était un peu plus qu'historique.

Aujourd'hui que l'existence de Little Giulietta Casanova, rayée par les duretés de l'histoire, devient mémorable et qu'un trait de fidélité surprenante vient enguirlander la biographie et le front du père...

Si je trouvais un jour les nom et adresse du professeur de Bologne, je lui ferais part de ma théorie. Je lui confierais – si vous ne pouvez m'éditer – ma liasse de faits divers, afin qu'il étaye mon argumentation d'investigations historiennes dont il a le secret. Je lui conseillerais d'orienter ses recherches sur les modestes locataires du 14, rue de la Pie, plutôt que sur les propriétaires. Je sais qu'un des fils des fermiers de Dammarie y séjourna, châtre à la cathédrale, étudiant par ailleurs la religion et rêvant d'un doctorat pour un avenir mieux pourvu...

Je m'étais il y a longtemps intéressée à la question des chantres d'heures à la cathédrale de Chartres : les heuriers matiniers. J'avais accessoirement trouvé les noms du garçon de Dammarie et de la rue de la Pie dans des registres de nominations extra-ordinaires. Dans la foulée, j'avais pris des notes sur la fête des

Innocenti et recopié des listes de noms anonymes qui ne me menaient alors à rien. L'événement qui nous occupe aujourd'hui m'a poussée à retourner à mes publications du moment et aux listes manuscrites que j'avais gardées en vue d'un possible intérêt à venir. C'est pour y avoir trouvé le nom de Juliette Maisonneuve parmi les enfants dansant avec des crécelles autour de la cathédrale et applaudissant de loin les Innocents qui parodiaient en ce jour permis l'évêque et les chanoines par eux élus, que je m'autorise de la théorie de cette enfant secrète dans la vie pourchassée de Casanova.

L'évêque de Chartres, avec qui je m'étais entretenue de ces répertoires de noms en cascade dont étaient friands certains documents ecclésiastiques, m'avait laissé entendre son intérêt pour les analogies déroutantes qu'il avait relevées dans les registres des fonds baptismaux de la cathédrale. Il eut un certain sourire lorsque nous dérivâmes sur les interrogations que continue de poser l'analogie dans les différents secteurs du savoir. Cet évêque avait précédé dans ses fonctions celui que dut rencontrer le professeur de Bologne dans les années 199..

Tout cela et d'autres détails font que je ne

reviendrai pas sur ce que je prétends savoir de l'existence de Little Juliette Maisonneuve. Car je tiens cela pour être d'une autre eau que toutes les vérités historiques qui pourraient trouver jouissance à s'y opposer.

Et je vous confierai, Monsieur l'éditeur, pour conclure et puisque vous m'avez accompagnée jusqu'à cet endroit de la lecture, la dernière idée et la pénultième question que je repère dans l'interdit des lignes de toute cette histoire.

Si Judith Cornélian avait moins eu le goût de la folie et du ruissellement épistolaire amoureux, elle se serait avantageusement enquisse de ces listes d'*innocenti* inconnus. Ça l'aurait conduite à Little Juliette Maisonneuve. Elle était assez douée pour réussir cela. Sa rencontre avec le professeur de Bologne en aurait été sérieusement modifiée. De plus et par ailleurs, les talents d'écriture de Jude-Cornélius Kaplan – si elle avait accepté d'y avoir quelque accès – lui auraient été d'un grand profit pour établir sa thèse. Mais à cette époque elle refusait plus encore la théorie d'une triade que l'idée de conduire un quadrige. La vengeance était son goût et le goût d'enfant ne l'effleurait pas. La rencontre n'eut pas lieu. Les affaires de Judith

Cornélian et de Jude-Cornélius K. divergeaient sans qu'on eût à s'en mêler.

Je pense que cette jeune femme fit le choix de courir l'Australie avec le professeur pour déjouer le risque qu'elle savait encourir à trouver la réponse à la question de l'impitoyable existence d'un personnage qui avait pour ancêtre-enfant quelque chose de Little Giulietta Casanova : la jeune épouse délaissée, la *Dulcinèa*, dont, depuis, on avait appris de bonne source le nom du père qu'elle avait repris. Je ne le nommerai pas, car on me dirait : « C'est trop ! » Mais en vérité c'est comme ça que ça s'est passé : le professeur l'avait épousée pour son nom !

Il est des noms qui tuent. Renoncer, c'est se sauver. Ce que fit vite Judith Cornélian. Mais renoncement n'est pas détachement. Est-elle engagée dans le corridor labyrinthique souvent vacant qui lui sert d'accès ? Ariane mit elle-même du temps à apaiser la colère qui la ruinait d'avoir donné son peloton de fil au héros de l'abandon. Et qu'advient-il de Jude-Cornélius Kaplan, aujourd'hui que le temps, passant avec indifférence et exactitude, l'a conduit devant l'instant creux ?

Si je me pose la question de ces deux parmi les autres, c'est que la fiction m'a imposé la

proximité sonnante de leurs deux noms. Je ne me suis pas avisée de les retoucher. Mais en vérité sont-ils un, sont-ils deux, s'agit-il subversivement d'une manière de trois qui s'élaborerait à notre insu côté Ju.(-) C. and C^{ie} dernière génération, de cette jeune Justitiane dont tout cela nous aura à peine appris qu'elle fut l'Aimée posthume d'Hélène Fournier ? Quant à moi, je suis depuis toujours sans nouvelles d'elle. Mais cette même fiction exige qu'ayant volontiers coutume de prendre la vie pour l'horreur insubmersible qu'elle est, j'en reste là.

Ce cinquante-quatrième volume de Canevas Editeur
Place de l'Eglise, 39290 Frasne
a été achevé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Jacques & Demontrond
à Besançon-Thise
le 30 août 1994

Dépôt légal : septembre 1994